

REVUE DE PRESSE

dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis

Jean-Marie PIEMME | Vincent GOETHALS

26.11 > 08.12.24



sommaire

presse audio et télé

Radio Judaïca - Culture Club, interview de Vincent Goethals par Irit Daniel, diffusée le 18/11/2024.

[LIEN](#)

BX1 - La voix est libre, interview de Thierry Hellin par Pierre Beaudot, diffusée le 29/11/2024.

[LIEN](#)

RTBF La 1re - Kiosk, interview de Thierry Hellin et Vincent Ozanon par Cindya Izzarelli, diffusée le 30/11/24.

[LIEN](#)

Radio Panik - Screenshot, interview de Vincent Ozanon par Palmina Di Meo, diffusée le 01/12/2024.

[LIEN](#)

Radio Alma - Bruxelles ma belle, interview de Vincent Goethals par Pierre Vandervoir, diffusée le 03/12/2024.

presse écrite

- 3** *Bruxelles Culture*, annonce publiée le 05/11/24
- 4** *Le Soir*, critique par Catherine Makereel, publiée le 27/11/24 [LIEN](#)
- 6** *Le Suricate*, critique par Alan Santi, publiée le 27/11/24 [LIEN](#)
- 9** *La Libre*, critique par Laurence Bertels, publiée le 28/11/24 [LIEN](#)
- 11** Critique par Françoise Nice, publiée le 30/11/24
- 13** *Le Soir*, critique par Catherine Makereel, publiée le 30/11/24 (version papier) [LIEN](#)
- 14** *La Libre*, critique par Laurence Bertels, publiée le 30/11/24 (version papier) [LIEN](#)
- 15** *Le Soir - MAD*, brève par Catherine Makereel, publiée le 04/12/24
- 16** *La Libre*, article par la rédaction, publiée le 06/12/24 [LIEN](#)

Bruxelles Culture, annonce publiée le 05/11/24

THÉÂTRE : DIALOGUE D'UN CHIEN AVEC SON MAÎTRE SUR LA NÉCESSITÉ DE MORDRE SES AMIS

Un chien cherche un maître d'adoption et jette son dévolu sur Roger, portier désabusé d'un grand hôtel et habitant solitaire d'une caravane. L'homme hurle, aboie et grogne face à l'animal qui ruse et louvoie derrière ses lunettes noires. En mode clownesque et en inversant les rôles, ça mord donc, pour mieux éveiller les consciences. Car tout passe au scanner : la pollution, la misère, la politique, les intellos, le service social, bref la vie ! Avec ce texte-phare de Jean-Marie Piemme, Vincent Goethals nous reconnecte avec humour et intensité à la charge critique de la parole sur une scène. Sans artifice et au service d'un texte central, le spectacle convie le spectateur au bord d'une autoroute, dans un espace réduit au strict nécessaire d'une vie en déroute. Et cette satire théâtrale sans pitié d'une réalité cruelle, voire intolérable, est confiée à deux artistes funambules et amoureux des mots : Thierry Hellin dans le rôle du bon gros cabot, et Vincent Ozanon, dans celui du grand escogriffe qui cache ses blessures. En se disputant ce beau morceau d'os, les deux comparses comptent bien nous mordiller, nous faire rire et nous émouvoir, forts de logorrhées typiques de la langue de Piemme et de joutes verbales pétries de bon sens populaire. Car attachement, il y aura, l'un pour l'autre, et de nous pour eux, malgré et au-delà de la férocité. Une pièce à découvrir au Théâtre des Martyrs du 26 novembre au 8 décembre 2024. Plus de détails sur le site www.theatre-martyrs.be

Place des Martyrs, 22 à Bruxelles



[Le Soir](#), critique par Catherine Makereel, publiée le 27/11/24

Chez Jean-Marie Piemme, l'homme est toujours un chien pour l'homme



Succès retentissant à sa création en 2010, la pièce de Jean-Marie Piemme est remise au goût du jour par Vincent Goethals au Théâtre des Martyrs. Satire mordante du genre humain, « Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis » n'a rien perdu de ses crocs.



Cette nouvelle version repose sur les solides épaules de Vincent Onazon dans le rôle du maître et de Thierry Hellin dans le rôle du chien. Ou serait-ce l'inverse ? - Alice Piemme.

Journaliste au pôle Culture

Par **Catherine Makereel**

Publié le 27/11/2024 à 17:19 Temps de lecture: 4 min

Si le théâtre tenait du concours canin, on pourrait dire que la pièce de Jean-Marie Piemme, *Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis*, récoltait le 1^{er} Prix, toutes catégories, à sa création en 2010. Saluée de toutes parts, la pièce faisait date avec une satire de l'humanité au poil (rutilant le poil, mais également hérissé à souhait). Alors mise en scène par Philippe Sireuil et interprétée par (le regretté) Philippe Jeusette et Fabrice Schillaci, la pièce dézinguait les hypocrites et les moralistes de ce monde avec la férocité du pittbull doublée de l'élégance touffue du border collie dans la langue.

Aujourd’hui, 14 ans plus tard, sous la houlette de Vincent Goethals à la mise en scène, *Dialogue d’un chien avec son maître...* n’a absolument rien perdu de son mordant. Moins clownesque dans la forme et plus contemporaine dans la scénographie, cette nouvelle version repose dorénavant sur les solides épaules de Thierry Hellin dans le rôle du chien et de Vincent Onazon dans le rôle du maître (quoique, du chien ou du maître, on ne sait toujours pas qui tient la laisse dans cette histoire). Nous voici donc de retour sur le bord d’une autoroute, avec un décor (Vincent Lemaire) qui joue habilement avec la signalétique routière : la caravane, où vivote un portier désœuvré, a pris la forme d’un énorme sens interdit, métaphore d’une existence sans issue pour les plus fragiles, que notre système néolibéral laisse au bord du chemin. En arrière-plan, des lumières clignotantes évoquent ces panneaux lumineux qui indiquent les travaux sur les grands axes : flèches, croix, points d’exclamations et autres injonctions hargneuses données aux conducteurs, sommés de ne pas s’écartez du droit chemin.

Un cabot qui a de la répartie

Tout cela résonne subtilement avec le destin de notre homme échoué dans sa caravane depuis que les aléas de la vie l’ont conduit à la sortie de route. Un jour, son morne quotidien est bousculé par l’arrivée d’un clébard. Après avoir provoqué volontairement un gigantesque carambolage sur l’autoroute, le sac à puces jette son dévolu sur cet homme esseulé. C’est décidé, ce paumé – qui se donne des airs quand il enfile son costume de portier de grand hôtel – sera son nouveau maître. Mais le misanthrope ne l’entend pas de cette oreille. Sa boue existentielle – qui s’est épaisse depuis que sa petite fille de 8 ans a disparu – il n’entend pas en partager un iota. C’est sans compter sur la persévérance d’un cabot qui a une sacrée répartie.

Il y a du Beckett – version *En attendant Godot* – dans cette logorrhée entre deux personnages complètement inadaptés à leur environnement. Mais c’est surtout du Piemme pur jus qui irrigue cette pièce sur la chienne de vie qui attend les plus démunis. Avec un humour mordant (forcément), le texte étrille les puissants tout en mettant notre museau dans une misère sociale dont tout le monde se dédouane. Piemme égratigne les politiques, qui ne sont plus que les « commentateurs de leur propre impuissance. » Il raille notre grande comédie sociale où l’on invente des gants spéciaux pour ramasser les crottes des chiens mais on laisse crever les gens dans la rue. Où une classe domine une autre, sans plus de sentiments qu’un rottweiler qui materait un teckel. Où les charognards ne sont pas ceux que l’on croit. Brillante, drôle, tranchante, l’écriture de Piemme trouve un écho gouleyant dans le jeu des comédiens – le frétilant Thierry Hellin et l’insaisissable Vincent Onazon – et navigue aussi vers une tendresse inattendue, tandis que se noue une relation improbable entre ces deux êtres solitaires.

Jusqu’au 8/12 au Théâtre des Martyrs, Bruxelles

[Le Suricate](#), critique par Alan Santi, publiée le 27/11/24

Le temps qui passe autour du Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis

Par [Alan Santi](#)

27 novembre 2024



© Alice Piemme

3



De Jean-Marie Piemme

Mise en scène de Vincent Goethals

Avec Thierry Hellin et Vincent Ozanon

Du 26 novembre au 8 décembre 2024

Au Théâtre des Martyrs

Le principe d'une langue vivante, c'est qu'elle vit. Après avoir enfoncé cette porte ouverte, il est concevable de se demander ce que signifie *vivre* pour une langue. N'en déplaise à quelque Académie ou aux médias qui s'en font les porte-paroles, une langue est vivante tant qu'elle évolue, tant qu'elle change. Et si on dit qu'elle vit, c'est parce qu'elle semble mener sa propre existence, elle bouge loin de savoir ce que les instances en pensent. On ne peut pas aller contre la marche d'une langue, elle appartient à tous ceux qui la parlent, et en bon propriétaire, on en fait bien ce qu'on veut. La limite ne se situe finalement que dans le fait qu'elle garde son rôle, la communication dans un groupe donné. Ainsi une même langue peut évoluer d'une certaine manière dans une certaine sphère d'influence et d'une autre ailleurs. Ainsi le québécois, ainsi le rap, ainsi un grand-père qui ne comprend pas la discussion de ses petits-enfants.

Une langue subit des changements dans l'espace et dans le temps. Et c'est sur cette question de temps qu'on pourrait passer une éternité à disserter. À partir de quand doit-on adapter un texte ? En soi, une grande partie des œuvres écrites avant la Révolution française ont été modernisées et ne sont que très peu éditées dans leurs versions originales qui seraient de toute façon illisibles pour une majorité. On connaît bien le cas Rabelais, mais c'est aussi ce qui est arrivé aux textes de Voltaire, La Fontaine ou Molière (dont on est pourtant censé parler la langue). Il n'est pas rare non plus de modifier des œuvres du XIXe et du XXe siècle. Ainsi, Céline, Balzac ou Hugo voit régulièrement certaines de leurs formulations bouger afin de préserver le sens original au détriment des mots.

La conclusion est donc : pour qu'un message ne change pas, il faut que le texte évolue. Mais tout ce dont nous venons de parler concerne les œuvres en elle-même, les transformations s'opèrent sur le matériau originel. Doit-on garder les mêmes règles en ce qui concerne les adaptations ? Deux mondes semblent alors s'affronter, celui de l'audiovisuel et celui du théâtre. Le cinéma a adapté tout et n'importe quoi, de la littérature, de la bd, du théâtre, du jeu vidéo. Il a adapté des œuvres de toutes les époques, la majorité du temps, en actualisant le parler, même quand la mise en scène, les décors, les costumes paraissent être raccords avec les évènements représentés.

Au contraire, le théâtre semble très facilement moderniser cette mise en scène tout en se montrant très frileux en ce qui concerne les changements de textes. Peut-être que la réponse se trouve par là. Peut-être que la présence de la totalité des dialogues amène l'adaptation théâtrale à plus *mettre en scène qu'adapter*. Par cette absence de modification textuelle, un écart de sens se creuse au fur et à mesure des années entre ce qui a été écrit et ce qui est joué. Pour la faire simple, un auteur voulant repenser sa manière d'écrire en adoptant une langue moderne au début du siècle dernier sera vu comme dramaturge à la plume désuète par un spectateur néophyte. C'est plus ou moins ce qu'il se passe dans *Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis*.

Si la pièce a beau ne pas être bien vieille puisqu'elle n'a pas encore quarante ans, elle est écrite par un auteur ayant construit son langage et sa manière de s'exprimer dans les années quarante à soixante, une époque dont les archives télévisuelles et radiophoniques nous permettent d'affirmer que la manière de parler était absolument compréhensible, mais tout de même bien différente de la langue contemporaine. Cette distance se ressent.

L'expression est une donnée centrale du texte dont la principale originalité est de mêler des discours philosophiques ornés de mots savants à un argot cru reflétant la condition de vie des personnages, l'un plus ou moins SDF, l'autre, un chien errant. De cet alliage peu orthodoxe est censé naître humour, empathie et surtout une prise de conscience envers les sujets sociaux que sont la précarité, la pollution et la domination d'élites intouchables sur une population impuissante. Problème, si les enjeux sociaux sont toujours les mêmes quarante ans après, le mélange ne prend plus vraiment puisque l'aspect moderne du texte ne l'est pour ainsi dire plus du tout.

Si on ajoute cette donnée au genre de l'absurde et à l'aspect clownesque de la pièce, on obtient un spectacle artificiel et hors du temps qui ne vient que renforcer l'image d'une modernité dépassée creusant un peu plus le fossé générationnel.

La Libre, critique par Laurence Bertels, publiée le 28/11/24

Entre un chien et son maître, qui mène la danse ?

★★★★

Quand un cabot roublard déboule dans la vie d'un solitaire acariâtre, on assiste, aux Martyrs, aux joutes verbales mordantes de deux comédiens de haut vol. Coup de cœur pour ce "Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis".

[Laurence Bertels](#)



Thierry Hellin et Vincent Ozanon dans "Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre" mis en scène par Vincent Goethals au Théâtre des Martyrs. ©JJ.Utz

Surgissant dans la nuit d'un homme sans lendemain, un chien, [Thierry Hellin](#), ébouriffant d'animalité, vient bousculer les certitudes. Et rappeler avec ironie et bon sens combien l'homme est plus bestial que le plus sauvage des animaux, le plus cannibale d'entre tous.

Dans cet implacable *Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis*, le texte phare de Jean-Marie Piemme (Seraing, 1944), déjà mis en scène voici 17

ans par Philippe Sireuil, deux êtres confrontent leur précarité et se drapent dans leur fierté pour mieux cacher leur solitude.

L'un, Roger, placide et acide Vincent Ozanon, vit à la marge, dans une caravane barrée d'un sens interdit, sur un terrain vague, au bord d'une bretelle d'autoroute. L'autre, un cabot qui prétend s'appeler Prince, un fils de Rottweiller, défie les automobilistes en courant sur le ring pour les contraindre à freiner bloc. Chacun des deux protagonistes a faim. Une faim qui ne s'avoue pas, une faim d'amour et d'affection, teintée d'une soif de pouvoir. Ici, c'est l'homme qui aboie et le chien qui ruse.

Féroce

Loin d'être misérabiliste, **Piemme**, féroce, embrasse son sujet avec un humour corrosif mâtiné de réflexions philosophiques qu'on saisit au vol et qu'on voudrait relire ensuite. Bonne nouvelle, le texte, très écrit, à la fois dense et fluide, est en vente à la sortie. Les répliques claquent dans ces joutes verbales, dignes de celles de Michel Audiard. L'alchimie et la complémentarité des comédiens ne cessent de grandir pour mieux servir ce regard sans concession sur nos lâchetés ainsi que sur les dérives capitalistes de notre société, l'état de la terre, les faiblesses des services sociaux, la malhonnêteté des politiques...

D'une sobriété appropriée, tout en intériorité, le comédien français Vincent Ozanon, poussé dans ses derniers retranchements par cet insupportable cabot, convainc d'emblée dans le rôle du maître acariâtre et solitaire. Il retrouve l'honneur en même temps que l'uniforme, celui, écrit Piemme, qui grandit son homme, celui, ici, de portier désabusé d'un grand hôtel qui lui rend un semblant de dignité. Ozanon a choisi la juste place face à l'exubérant Thierry Hellin. Il ne doit pas être aisément de donner la réplique à un artiste d'une telle présence et d'une telle physicalité mais le duo, remarquablement dirigé par Vincent Goethals, convainc de bout en bout.

Roublard et capricieux, le chien, caché derrière ses lunettes noires, mène la danse. Il sait où il veut aller et arrive à ses fins grâce à une stratégie rondement menée. Peu à peu, les vrais sujets émergent – une société refuse sa fille à un père aimant – et la tension dramatique s'accroît, portée par une mise en scène contemporaine et épurée qui laisse sa place au texte et au jeu. Un conte urbain à la Godot d'une grande actualité. Du tout bon théâtre, tout simplement.

*Bruxelles, jusqu'au 8/12 aux Martyrs. Info@theatre-martyrs.be ou + 32 2 223 32 08.
Durée : 1h40.*

Critique par Françoise Nice, publiée le 30/11/24

Au Théâtre des Martyrs à Bruxelles

Coruscants, la langue de Jean-Marie Piemme et le jeu de Thierry Hellin et Vincent Ozanon

« Coruscant » ? ah voilà un mot que je ne connaissais pas. Et qui est lancé par le metteur en scène Vincent Goethals dans le dossier de presse de « Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis », une pièce écrite par Jean-Marie Piemme*(Ed. Actes Sud-Papiers, 2008).

Coruscant, eh bien je viens de l'apprendre, cela signifie « Brillant ». Ou encore « flambant, vif ou éclatant ». Commencer la critique d'un spectacle par un regard sur un terme étrange et savant, quoi de plus logique quand c'est Jean-Marie Piemme qui a écrit ce duo si bien interprété par Thierry Hellin (le chien) et Vincent Ozanon (son maître potentiel) ? Cette histoire où deux « invisibles », deux marginaux de la société se défient et s'apprivoisent est aussi un texte où pétaradent les jeux de mots, les saillies d'esprit et les bons propos qu'on apprécie chez Jean-Marie Piemme.

L'homme seul et blessé par la vie (on saura pourquoi un peu plus loin dans la pièce) et l'animal qui avant tout a faim et qui a déjà fréquenté d'autres « maîtres » - pour qui il ne fut pas un toutou soumis, loin de là - se rencontrent sur un bord d'autoroute, là où Roger le portier d'hôtel a campé son univers d'infortune.

Thierry Hellin, le grand chien et sa houppelande façon peau de bête se vante de provoquer des carambolages géants sur l'autoroute en surgissant entre les voitures. En passant la barrière d'accotement, il déboule chez Roger. L'amer solitaire, tient des propos acides en réponse aux bourrades lucides et moqueuses du chien. Qu'importe l'histoire que les deux comédiens jouent pour nous, dans les œuvres de Jean-Marie Piemme, la collection des bons mots et fortes paroles est aigre-douce. Cela fuse et tire partout. Mais sa méchanceté n'est jamais gratuite. Comme le souligne le titre de la pièce, cette méchanceté est nécessaire. Le propos satyrique est bien ciblé. Pour quoi ? pour rendre visible ce que l'on ne veut pas voir. Une comédie et une satire politique.

Ici les jeux de mots, les phrases de bon sens épais sont mises entre les crocs d'un chien et de celui qui deviendra son maître et serviteur. Ah oui, la dialectique est un héritage classique dans le théâtre, de Diderot à Brecht, et tout autant un procédé d'humour ultra connu. Très bien incarné par Vincent Ozanon et Thierry Hellin, ce duo pour échapper à la solitude et à la misère, à l'injustice sociale et au mépris pétarade efficacement. Leurs affrontements aigus et tendres, leur tentative de refonder une famille, tout cela m'a fait penser – mais pourquoi ? – à ce chapiteau de Guignol, où petite fille j'ai reçu mes premiers plaisirs de théâtre. Ce théâtre-là de marionnettes, où le spectateur était mis dans la confidence et plus malin donc que les marionnettes-personnages, ce théâtre-là déchaînait un gigantesque pétillant d'éclats de rires proprement coruscant. Il y avait symbiose entre le petit chapiteau et la marée des enfants.

Ici, dans la pénombre, en contrebas de la scène, ses bruits d'autoroute et les vives volutes de répliques, c'est avant tout un élan d'humanité que déclenche ce « Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis ». Ces aventures d'amitié et de plaisanterie d'un chien et un humain sont à suivre pour rire, sourire et réfléchir. Dans la très belle scénographie mi-réaliste mi-symbolique de Vincent Lemaire, il y a Roger et Prince Youki. Et en coulisse, un autre être est là. A la sortie de ce spectacle du théâtre des Martyrs à Bruxelles, dans la rue Neuve, peut-être les verrez-vous un plus douloureusement encore, ces Roms qui, chaque nuit depuis des années, logent là, abrités par une simple barrière de carton.

Françoise Nice

* Philippe Sireuil avait créé cette pièce en 2007 avec Philippe Jeusette et Fabrice Schillaci au Théâtre National.

Au Théâtre des Martyrs à Bruxelles, jusqu'au 8 décembre, « Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis », mise en scène de Vincent Goethals. Bord de scène le mardi 3. (Photos Alice Piemme)

Le Soir, critique par Catherine Makereel, publiée le 30/11/24 (version papier)

Calendrier
decembre 2024 - janvier 2025

beat
Vorst National
Forest National

01.12 Patrick Fiori
04.12 The Script
05.12 Eddy de Pretto
à.p.d. 06.12 Stars 80
08.12 Hoshi
à.p.d. 12.12 Calogero
14.12 SCH
15.12 DIE ANTWOORD
19.12 Marie S'Infiltrer
20.12 Vitaa
à.p.d. 29.12 Casse Noisette
09.01 Pascal Obispo
24.04 Malik Bentalha
30.01 Clara Luciani
31.01 Jamel
Comedy Club

Friends For Live
www.friendsforlive.be

Calendrier complet, offre VIP et groupes
sur notre site web
www.forest-national.be

LE SOIR

Le Soir Samedi 30 novembre et dimanche 1^{er} décembre 2024

24 culture

SCÈNES

En attendant le cabot

Créée en 2010, la pièce de Jean-Marie Piemme est remise au goût du jour par Vincent Goethals. Satire du genre humain, « Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis » a toujours les crocs.

CRIQUE

CATHERINE MAKEREEL

Si le théâtre tenait du concours canin, on pourrait dire que la pièce de Jean-Marie Piemme, *Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis*, récoltait le premier prix toutes catégories, à sa création en 2010. Saluée de toutes parts, la pièce faisait date avec une satire de l'humanité au poil (rutilant, le poil, mais également hérisse) à son mordant. Alors mise en scène par Philippe Sireuil et interprétée par (le regretté) Philippe Jeusette et Fabrice Schillaci, la pièce dézinguait les hypocrites et les moralistes de ce monde avec la féroce du pitbull doublée de l'élegance touffue du border collie dans la langue.

Aujourd'hui, quatorze ans plus tard, sous la houlette de Vincent Goethals à la mise en scène, *Dialogue d'un chien avec son maître...*, n'a absolument rien perdu de son mordant. Moins clovinesques dans la forme et plus contemporaines dans la scénographie, cette nouvelle version repose dorénavant sur les solides épaulles de Thierry Hellin dans le rôle du chien et de Vincent Onazan dans le rôle du maître (quoique du chien ou du maître, on ne sait toujours pas qui tient la laisse dans cette histoire). Nous voilà donc de retour sur le bord d'une autoroute avec un décor (Vincent Lemaire) qui joue habilement avec la signalétique routière : la caravane, où vivent un portier désœuvré, a pris la forme d'un énorme sens interdit, métaphore d'une existence sans issue pour les plus fragiles, que notre système néolibéral laisse au bord du chemin. En arrière-plan, des lumières éclatantes évoquent ces panneaux lumineux qui indiquent les travaux sur les grands axes : flèches, croix, points d'exclamation et autres injonctions hargneuses données aux conducteurs, sommés de ne pas s'écartier du droit chemin.

Un cabot qui a de la répartie

Tout cela résonne subtilement avec le destin de notre homme éduqué dans sa carrière depuis que les dérives de la vie l'ont conduits à la sortie de route. Un jour, son môme quotidien est bousculé par l'arrivée d'un éléphant. Après avoir provoqué volontairement un gigantesque emballement sur l'autoroute, le sac à puces jette son dévolu sur cet homme esseulé. C'est décidé, ce paumé – qui se donne des airs quand il enfile son costume de portier de grand hôtel – sera son nouveau maître. Mais le misanthrope ne l'entend



Cette nouvelle version repose sur
Vincent Onazan dans le rôle du maître
et Thierry Hellin dans le rôle du chien.
Ou serait-ce l'inverse ? © JULIE PIEMME

pas de cette oreille. Sa boue existentielle – qui s'est épaisse depuis que sa petite fille de 8 ans a disparu –, il n'entend pas en partager un iota. C'est compter sans la persévérance d'un cabot qui a une sacrée répartie.

Il y a du Beckett – version *En attendant Godot* – dans cette logorrhée entre deux personnages complètement inadaptés à leur environnement. Mais c'est surtout du Piemme pur jus qui irrigue cette pièce sur la chienne de vie qui attend les plus démunis. Avec un humour mordant (forcément), le texte étrille les puissants tout en mettant notre museau dans une misère sociale dont tout le monde se dédouane. Piemme égratigne les politiques, qui ne sont plus que les « commentateurs de leur propre impuissance ». Il râle notre grande comédie sociale où l'on invente des gants spéciaux pour ramasser les croûtes des chiens, mais on laisse crever les gens dans la rue. Où une classe domine une autre sans poème de sentiments qu'un rotteveller qui materalait un teckel. Où les deux amis se sont perdus dans une lassitude. Brillante, drôle, tranchante, l'écriture de Piemme trouve un écho gouléyant dans le jeu des comédiens – le frétillant Thierry Hellin et l'inassimilable Vincent Onazan – et navigue aussi vers une tendresse inattendue tandis que se noue une relation improbable entre ces deux êtres solitaires.

Jusqu'au 8/12 au Théâtre des Martyrs, Bruxelles.



une exposition de l'asbl MNEMA et des éditions Fourre-Tout

24

La Libre, critique par Laurence Bertels, publiée le 30/11/24 (version papier)

57
La Libre

La Libre Belgique - samedi 30 novembre et dimanche 1er décembre 2024

diverses formant souvent des pièces monumentales comme des drapés tombant du plafond avec des milliers de pièces tissées assemblées. Il faut prendre le temps de s'approcher de chacune d'elles, de voir les détails, le travail énorme et formidable fait.

Olga de Amaral s'affranchit des murs pour occuper l'espace et refuse toute catégorisation choisissant d'envelopper le public dans son univers sensoriel et intime.

Pluie de couleur pure

Dans les grandes salles du rez-de-chaussée, elle a placé des installations qui occupent superbement l'espace (regardez les ombres qu'elles font, les grands rochers posés au sol). Somptueux et très spirituel.

Dans une des salles du rez-de-chaussée, elle a placé ses œuvres les plus récentes, la série intitulée *Brumas* (Brumes), soit des milliers de fils de coton enduits de gesso et recouverts de peinture acrylique, œuvres suspendues à un support en bois peint et tombant du plafond comme une pluie de couleur pure que l'artiste nous invite à traverser. Une série qu'elle a commencée en 2013.

Elle agit aussi en peintre en jouant des couleurs. "Je vis la couleur. Je sais que c'est un langage inconscient et je le comprends. La couleur est comme une amie, elle m'accompagne."

Olga de Amaral devient aussi sculptrice en donnant un volume à ses tissages et des sinuosités en trois dimensions à ses couleurs. Un superbe ensemble commencé en 1996 est la série des *Estelas* (étoiles), de grandes sculptures pendantes dans l'espace comme des totems. D'un côté, ces *Estelas* sont couverts d'or et de l'autre de fils noirs.

Elle s'est expliquée sur son travail: "En construisant des surfaces, je crée des espaces de méditation, de contemplation et de réflexion. Chaque petit élément qui compose la surface est non seulement signifiant en soi, mais entre en résonance avec l'ensemble, tout comme l'ensemble entre profondément en résonance avec chacun des éléments qui le composent."

Les 80 œuvres présentées couvrent son travail depuis les années 1960.

Cette exposition est une belle manière de fêter les 40 ans de la Fondation Cartier inaugurée en octobre 1984. Elle s'apprête à vivre un nouvel épisode ambitieux. Dans un an, en octobre 2025, elle emménagera dans les anciens bâtiments du Louvre des antiquaires entièrement remodelés par Jean Nouvel (architecte déjà du bâtiment actuel) pour un coût d'environ 240 millions d'euros, selon les informations du journal *Le Monde* que Cartier n'a pas voulu confirmer.

On sait que la Fondation a recruté comme directeur général le Belge Chris Dercq qui fut directeur des plus grands musées Boijmans-Van Beuningen, Haus der Kunst, Tate Modern, Grand Palais. Il avait secoué le milieu parisien en confiant le crâneau de la Foire d'art dont jouissait la FIAC au géant suisse Art Basel.

→ Olga de Amaral, Fondation Cartier pour l'art contemporain, Paris, jusqu'au 16 mars 2025.



Thierry Hellin et Vincent Ozanon dans "Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre" mis en scène par Vincent Goethals au Théâtre des Martyrs.

J. LUTZ

Un Dialogue mordant entre un chien roublard et un maître acariâtre

Scènes On assiste, aux Martyrs, aux joutes verbales mordantes de deux comédiens de haut vol.

Critique Laurence Bertels

Surgissant dans la nuit d'un homme sans lendemain, un chien, Thierry Hellin, ébouriffant d'animalité, vient bousculer les certitudes. Et rappeler avec ironie et bon sens combien l'homme est plus bestial que le plus sauvage des animaux, le plus cannibale d'entre tous.

Dans cet implacable *Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis* ★★★★, le texte phare de Jean-Marie Piemme (Seraing, 1944), déjà mis en scène voici 17 ans par Philippe Sireuil, deux êtres confrontent leur précarité et se drapent dans leur fierté pour mieux cacher leur solitude.

L'un, Roger, placide et acide Vincent Ozanon, vit à la marge, dans une caravane barrée d'un sens interdit, sur un terrain vague, au bord d'une bretelle d'autoroute. L'autre, un cabot qui prétend s'appeler Prince, un fils de Rottweiller, défie les automobilistes en courant sur le ring pour les contraindre à freiner bloc. Chacun des deux protagonistes a faim. Une faim qui ne s'avoue pas, une faim d'amour et d'affection, teintée d'une soif de pouvoir. Ici, c'est l'homme qui aboie et le chien qui ruse.

Férocité

Loin d'être misérabiliste, Piemme, féroce, embrasse son sujet avec un humour corrosif matiné de réflexions philosophiques qu'on saisit au vol et

qu'on voudrait relire ensuite. Bonne nouvelle, le texte, très écrit, à la fois dense et fluide, est en vente à la sortie.

Les répliques claquent dans ces joutes verbales, dignes de celles de Michel Audiard. L'alchimie et la complémentarité des comédiens ne cessent de grandir pour mieux servir ce regard sans concession sur nos fâchetés ainsi que sur les dérives capitalistes de notre société, l'état de la terre, les faiblesses des services sociaux, la malhonnêteté des politiques...

D'une sobriété appropriée, tout en intériorité, le comédien français Vincent Ozanon, poussé dans ses derniers retranchements par cet insupportable cabot, convainc d'emblée dans le rôle du maître acariâtre et solitaire. Il retrouve l'honneur en même temps que l'uniforme, celui, écrit Piemme, qui grandit son homme, celui, ici, de portier désabusé d'un grand hôtel qui lui rend un semblant de dignité. Ozanon a choisi la juste place face à l'exubérant Thierry Hellin. Il ne doit pas être aisément de donner la réplique à un artiste d'une telle présence et d'une telle physicalité mais le duo, remarquablement dirigé par Vincent Goethals, convainc de bout en bout.

Roublard et capricieux, le chien, cache derrière ses lunettes noires, mène la danse. Il sait où il veut aller et arrive à ses fins grâce à une straté-

gie rondement menée. Peu à peu, les vrais sujets émergent – une société refuse sa fille à un père aimant – et la tension dramatique s'accroît, portée par une mise en scène contemporaine et épurée qui laisse sa place au texte et au jeu. Un conte urbain à la Godot d'une grande actualité. Du tout bon théâtre, tout simplement.

→ Bruxelles, jusqu'au 8/12 aux Martyrs. Info@theatre-martyrs.be ou + 32 2 223 32 08. Durée: 1h40.

Le Soir – MAD, brève par Catherine Makereel, publiée le 04/12/24

48

SCÈNES À NE PAS MANQUER

Ancora Tu

★★★☆☆

Du 11 au 14 décembre, Théâtre Varia
Les yeux rieurs mais laissant transparaître la nostalgie, Dany Boudreault nous accueille devant une grande photo de plage italienne. Sur un panneau, une série de cases renfermant chaque fois plusieurs mots ou expressions. Ce sont les spectateurs qui choisiront un mot dans chaque case. Un mot correspondant chaque fois à un souvenir de la relation amoureuse entre Salvatore Calcagno, metteur en scène du spectacle, et Dany. Les autres mots, et donc les autres souvenirs, il les oublie désormais. Armé d'un laptop qui lui permet de nous faire entendre divers enregistrements, le comédien nous entraîne avec une aisance confondante dans cette histoire d'amour où se mêlent accents italiens et québécois, dents sales et visite en famille, sexe, poésie, humour et émotion. J.-M.W.

And nobody else

★★☆☆☆

Du 5 au 7 décembre, Les Brigitines
Dans cette pièce d'Ahmed Ayed, le danseur Hamza Damra et le batteur et chanteur Tim Clijsters explorent les questions d'identité. Né en Palestine, Hamza Damra se débat notamment avec les étiquettes qu'on lui colle et les masques qui le poursuivent. Forcément erratique, mouvant, le spectacle se vit comme une quête insaisissable, au fil de tableaux énigmatiques, dans une esthétique chatoyante. C.Ma

Bételgeuse

★★★☆☆

Jusqu'au 6 décembre, Le Rideau
Dans un futur indéfini, quatre scientifiques coincées depuis des années dans un laboratoire multiplient les expérimentations pluridisciplinaires de révolte in vitro tout en s'interrogeant sur Bételgeuse, étoile géante dont on ignore si elle va bientôt exploser ou si

elle l'a fait depuis des années. A travers la science-fiction et une solide dose d'humour, Marthe Degaille aborde de manière inattendue et réjouissante les relations entre femmes, la question de la maternité, la soumission aux règles et l'audace de s'en affranchir... J.-M.W.

Dialogue d'un chien avec son maître

★★★★☆

Jusqu'au 8 décembre, Théâtre des Martyrs
Succès retentissant à sa création en 2010, la pièce de Jean-Marie Piemme est remise au goût du jour par Vincent Goethals. Satire mordante du genre humain, la pièce n'a rien perdu de sa force. Il y a du Beckett - version *En attendant Godot* - dans cette logorrhée entre deux personnages complètement inadaptés à leur environnement (joués par Thierry Hellin et Vincent Onazon). Mais c'est surtout du Piemme pur jus qui irrigue cette pièce sur la chienne de

vie qui attend les plus démunis. C.Ma.

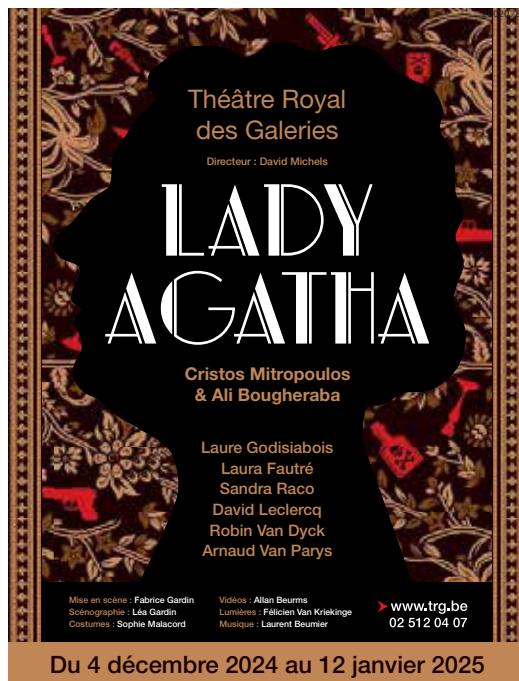
Espèces menacées

★★★☆☆

Jusqu'au 7 décembre, Centre culturel, Auderghem
C'est l'histoire d'un comptable sans histoires qui, le jour de son anniversaire, se retrouve, par hasard, en possession d'une mallette remplie de billets. L'occasion de se refaire une nouvelle vie ailleurs ? S'enfuir incognito ne va pas être si aisés... Sa femme, un couple d'amis, un chauffeur de taxi, un flic ripoux, un gangster soviétique : tous vont s'allier pour faire de cette soirée un enfer. Mise en scène par Daniel Hanssens, cette farce de Ray Cooney monte crescendo en malentendus hilarants et chassés croisés sportifs. Lire aussi page 47. C.Ma.

Histoire de la fille qui ne voulait pas être un chien

★★★★☆



Festival International MArionnettes et Arts Associés



Le Soir Mercredi 4 décembre 2024

La Libre, article par la rédaction, publiée le 06/12/24

Nos trois spectacles coups de cœur de la semaine

Un laboratoire de femmes scientifiques, un conte urbain à la Godot et une comédie contemporaine sur la liberté de parole.

Publié le 06-12-2024 à 10h51



Nos trois spectacles de la semaine : "Bételgeuse", "Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis", et "Fallait pas le dire". ©Alice Piemme/Alice Piemme/Isabelle De Beir

★★★ Bételgeuse

Où Bruxelles, Le Rideau – 02.737.16.00
- <https://lerideau.brussels> **Quand** Jusqu'au 6 décembre

En ce moment au Rideau, on pénètre dans un laboratoire de femmes scientifiques, très concentrées sur l'étude de la génétique de la révolte. Marthe Degaille nous surprend avec son uchronie des relations humaines. Josépha Sini, "l'ingénue du 10e étage" est à l'image du spectateur, de la spectatrice, c'est elle qui posera sur

scène les questions qui vous taraudent à propos des destinées humaines dans le futur. L'écriture théâtrale de Marthe Degaille revèle une inventivité prolifique, et fait cogiter. On ressent la nécessité de la jeune dramaturge de faire du théâtre une chambre d'écho du politique. Un ovni, dont il faut surtout oser s'approcher. (A.V)

★★★★ Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis

Où Bruxelles, Martyrs – 02.223.32.08 – <https://theatre-martyrs.be> **Quand** Jusqu'au 8 décembre

Joutes verbales corrosives entre Vincent Ozano, le maître acariâtre et Thierry Hellin, le cabot roublard, un duo remarquablement dirigé par Vincent Goethals, qui convainc d'autant plus que la tension dramatique s'accroît dans cette mise en scène contemporaine et épurée qui laisse sa place au texte de Piemme et au jeu de deux comédiens de haut vol. Un conte urbain à la Godot d'une grande actualité. (L.B.)

★★★ Fallait pas le dire

Quand En tournée un peu partout jusqu'au 31 décembre
– www.panachediffusion.com

Au travers de tableaux successifs, l'autrice et productrice française Salomé Lelouch épingle les sujets de société (réchauffement climatique, HIV, avortement...) qui peuvent crisper et faire débat au sein du couple. À la mise en scène (et au jeu), Alain Leempoel propose une version belge sur mesure pour quatre comédiens, excellents : Alain Leempoel lui-même, Bernard Yerlès, Hélène Theunissen et Catherine Conet. Plume aiguisee, répliques qui font mouche, *Fallait pas le dire* redonne, avec beaucoup d'humour, ses lettres de noblesse à la liberté de parole. (St. Bo.)